

Les vivisecteurs sont des malades mentaux qui assouvissent sur les animaux leurs instincts de tortionnaires.

pulsion sadique de torture et de mort était un phénomène exclusivement allemand. Sans doute, au cours de la seconde guerre mondiale, cette pulsion, qui animait toute l'Europe, s'est-elle focalisée sur l'Allemagne. Mais les nazis ont trouvés des auxiliaires dans presque tous les pays d'Europe.

C'était l'Europe entière qui, consciemment ou non, était nazie.

La vérité, c'est qu'il est plus facile de parler de l'« âme tortionnaire » du voisin, le peuple allemand, que de la nôtre. Ça ne coûte pas cher et ça donne bonne conscience. Et pourtant, si l'on regarde la vérité en face, le nazisme existe, aujourd'hui même en France, chez les plus respectables des hommes, même si l'échelle de la torture et de l'assassinat est différente.

CONTRAINTE PAR UN PRÊTRE A MONTER UN ESCALIER EN DÉPIT D'UNE FRACTURE

En août 1977 — l'été dernier — le brigadier de police français Marchandau, était suspendu de ses fonctions après avoir tué un jeune délinquant. C'était la troisième fois que le brigadier Marchandau tuait un délinquant en l'espace de quelques années. Aucune des deux premières affaires n'avait abouti à l'inculpation du brigadier. M. Michel Poniatowski était alors ministre. Comme dans les deux premières affaires, la police déclarait que le brigadier Marchandau avait tiré en état de légitime défense, alors qu'il était menacé. L'enquête — une fois n'est pas coutume — conclut pourtant que la victime se trouvait allongée face contre terre et qu'elle n'avait pas d'arme, à l'instant où elle avait été tuée d'une balle dans le dos tirée bout portant. Cette fois, le brigadier fut inculpé. Et sans doute, cette fois-ci, sera-t-il condamné. Mais Marchandau n'est qu'un lampiste. Le vrai responsable, c'est celui qui laisse faire et qui couvre, c'est la patron de la police, le Ministre de l'Intérieur, et c'est lui qui devrait se trouver dans le box des Assises. Car, si de tels faits se produisent, c'est parce qu'il les encourage, ne serait-ce que par le silence. Rendons justice à l'actuel ministre, M. Christian Bonnet, qui n'a pas couvert cette affaire.

En mars 1976, le Père Fabre, religieux catholique, directeur de l'Espéridou, une institution catholique pour enfants handicapés, était inculpé pour homicide involontaire sur la personne d'une fillette de 13 ans, Isabelle Le Menach, morte étranglée par une camisole de force pendant la messe, le 15 février.

Selon Claude Manceron (« Le Nouvel Observateur » du 8 mars 1976) et selon bien d'autres témoignages, les fillettes pensionnaires de l'établissement étaient régulièrement maltraitées, frappées à coups de corde à sauter, contraintes de monter et de descendre un escalier, nues, sous les coups. L'une d'elles fut jetée à coups de pied au bas de l'escalier et contrainte de le remonter et de le descendre jusqu'à l'évanouissement : elle avait le fémur fracturé. Ce traitement rappelle celui des chiens jetés sur les tambours « Noble Collip ». D'autres enfants étaient crucifiées, colliers de cuir et chaînes aux poignets ou enfermées en camisole de force dans un réduit. Ces faits étaient connus de l'évêché, du préfet et des autorités nationales. Mais, en dépit de plaintes de la C.F.D.T. remontant à... 1972, rien n'avait été entrepris contre le Père Fabre jusqu'à la mort d'Isabelle. Le père Fabre justifiait ces tortures sous prétexte qu'« elles préparaient les enfants à gagner le paradis ». Il avait donc fait de l'Espéridou l'enfer.

Que le Père Fabre fût un malade mental, qui en douterait ? Son procès n'a toujours pas eu lieu et, de toute manière, il sera relaxé. Mais les complices, les supérieurs du Père Fabre, l'évêque, le préfet, les ministres qui étaient au courant se taisaient, ces complices qui sont les vrais responsables de la mort d'Isabelle, qui les jugera ? Il n'iront pas aux Assises. Et le grand patron du Père Fabre, Mgr François Marty, de quoi se préoccupait-il tandis qu'on tuait à l'Espéridou ? De la pornographie !

Mais de la pornographie inoffensive, celle des boucs émissaires, affichée dans les revues et au cinéma, mais pas de la vraie pornographie, celle qui consistait à frapper des fillettes de 10 à 13 ans, nues, dans un escalier.

Tragique illustration d'une parabole de l'Évangile : celle de la paille et de la poutre.



La patte avant gauche de ce chien a été cousue dans son abdomen

LA TORTURE ET LE MEURTRE : UNE VOCATION

On peut illustrer abondamment l'existence de l'instinct du bourreau, de cet instinct nazi, qui existe en chacun de nous et qu'il faut conjurer. Encore faut-il comprendre que, pour le conjurer, il faut en parler, il faut savoir qu'il existe et que chacun de nous peut y succomber. Il faut, au contraire même de ce que font les autorités, qui couvrent le scandale, parce qu'elles craignent qu'il ne les éclabousse, connaître le scandale, le dénoncer, en parler chaque fois que possible. Car le scandale est en chacun de nous. Nous sommes tous le scandale. Et les plus scandaleux ne sont pas Fabre et Marchandau, ils n'ont plus droit qu'à notre qu'à notre commisération, à notre compassion, à notre fraternité : ils nous révèlent ce qui est scellé au plus profond de nous-mêmes et qu'il faut arracher de nous-mêmes. Ce sont les hommes d'autorité et de pouvoir qui ont provoqué le scandale parce qu'ils l'ont caché.

Malheur à celui par qui le scandale arrive, c'est-à-dire à celui qui tait, qui cache et qui couvre le scandale, parce

que son silence engendrera un scandale bien plus grand. Le plus tragique des scandales c'est l'indifférence et la complicité, c'est-à-dire le silence.

Et ceci nous amène à la seconde raison pour laquelle on poursuit les expériences de tortures et de meurtres sur les animaux.

Les compagnies d'assurance, qui assurent les compagnies aériennes, ont révélé, il y a déjà plusieurs années, un fait troublant. Les contrôles médicaux minutieux qu'elles exigent qu'on pratique sur les pilotes de ligne, ont fait apparaître que 10 % d'entre eux étaient sinon des épileptiques, des hommes à tendance épileptoïde. Or cette proportion de 10 %, sur une population de pilotes de lignes était anormalement élevée par rapport à une population mélangée.

Et alors on s'est aperçu que la tendance épileptoïde d'un individu entraînait chez lui certaines vocations comme celle de voler dans l'espace aérien.

En d'autres termes, il y avait une corrélation entre certaines tendances génétiques pathologiques et la vocation à exercer tel ou tel métier.

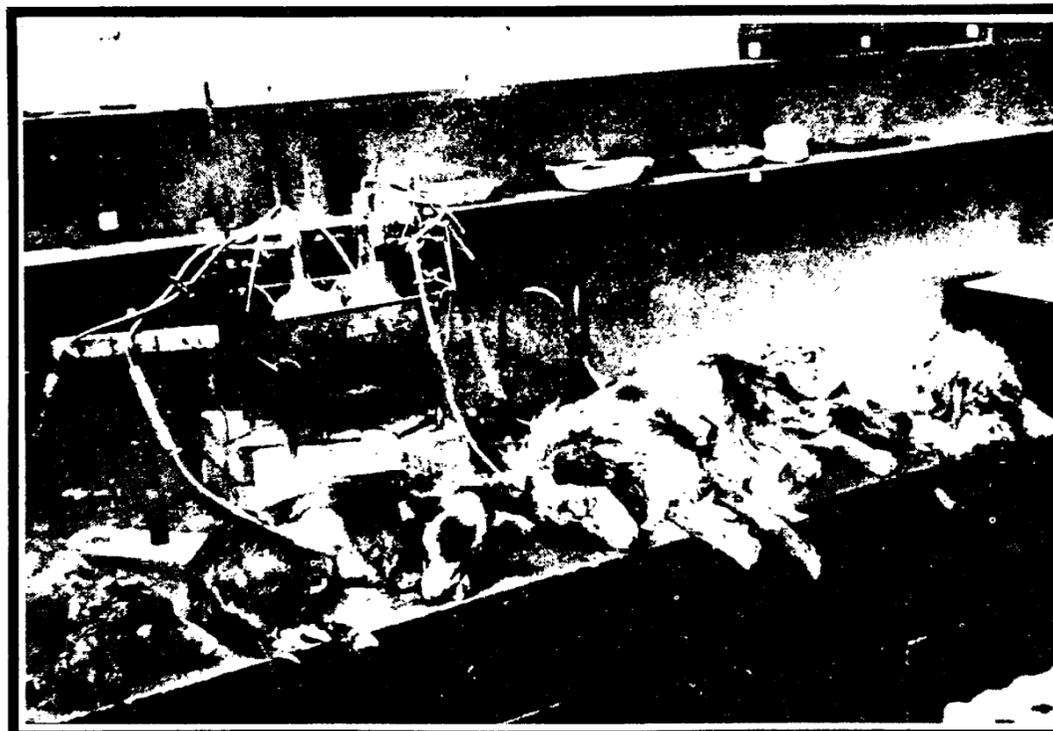
Et, bien sûr, la question qui se pose

aussitôt est celle-ci : devient-on dans un certain nombre de cas, sinon dans tous, bien sûr, religieux, policier, juge, vivisecteur, médecin, chirurgien, homme politique, etc., parce qu'on y est poussé par une vocation qui a pour origine un caractère génétique pathologique ou morbide ?

La torture et le meurtre correspondent-ils à une vocation pathologique, qui peut être génétique, bien sûr, mais dont la révélation se fait ou ne se fait pas au contact du milieu socio-culturel, qui en est le catalyseur, qui la met en évidence, en un mot la révèle ?

LE BESOIN PATHOLOGIQUE DE TORTURE ET DE TUER

En d'autres termes, serions-nous déterminés à faire ce que nous faisons à la fois par des caractères génétiques et par le milieu dans lequel nous nous développons ? Et, bien sûr, le milieu — c'est-à-dire la famille, les copains, l'école, l'éducation, ou leur absence, les lectures, la télévision, les pollutions physiques et psychiques, bref, tout ce qui nous entoure — aurait-il une influence décisive, positive ou négative, sur



Quatre mourants d'une occlusion intestinale artificiellement provoquée pour voir « ce qui va se passer ».

l'exercice de nos pulsions morbides et criminelles ou, au contraire, sociales et fraternelles ?

Serait-ce un besoin pathologique — c'est-à-dire maladif, névrotique ou psychotique — d'exercer un pouvoir spirituel sur l'esprit des autres ou de leur apporter un réconfort moral ou les deux à la fois, qui serait à l'origine de la vocation religieuse ; un besoin pathologique d'exercer un pouvoir temporel ou une autorité physique sur les hommes ou d'être un guide pour eux ou les deux à la fois, qui pousserait les hommes politiques à vouloir gouverner leurs semblables ; un besoin pathologique d'exercer répression physique et répression morale, torture carcérale et meurtre (dans le cas de la guillotine), sur les hommes ou de chercher à les protéger du crime ou les deux à la fois, qui pousserait les policiers et les juges dans la police et la magistrature ; un besoin pathologique de torturer et de tuer ou de chercher à soulager la souffrance des autres et à leur permettre de survivre, ou les deux à la fois, qui serait à la source des vocations de vivisecteur, de médecin, de chirurgien ou de boucher, etc ?

DES HITLER MINIATURES

Quand on sait qu'un instinct n'est qu'une pulsion d'énergie variable et réversible qui se meut, dans un sens ou dans l'autre, entre deux pôles très exactement contraires, comme la vie et la mort, la haine et l'amour, le sadisme et la masochisme, l'envie de torturer et l'envie de soulager, le besoin de faire du bien et celui de faire du mal, les valeurs positives et les valeurs négatives, etc., et que l'état sain ne consiste qu'à maintenir un équilibre toujours instable entre le positif et le négatif, entre le besoin d'être un saint et celui d'être un criminel, d'être Dieu et d'être le diable, on sait que la réponse est oui. Et que le policier et le juge ne sont que deux inversions du criminel — c'est-à-dire qu'ils sont animés par la même impulsion inversée — qui sont susceptibles de se réinverser en pulsions criminelles dans l'exercice même de leurs fonctions. Ce qui est également vrai du criminel qui peut aussi bien devenir un saint.

Alors on devient conscient que l'état sain ou non pathologique n'est qu'un équilibre fragile (qui non seulement est très difficile à maintenir, mais encore peut être, à tout instant, rompu par le bouleversement du milieu physique), entre l'homme — qui constitue un milieu physique et psychique — et le milieu où il baigne et qui est aussi à la fois physique et psychique.

Alors on devient conscient que la subtile relation écologique, qui existe entre l'individu et le milieu collectif où il baigne, nous menace à chaque instant de folie. On prend conscience que nous ne sommes que des équilibristes amateurs suspendus sur le fil de la raison au-dessus de l'abîme de la folie, et que l'état perpétuel de déséquilibre où nous sommes ne permet pas de dire si nous sommes fous ou non.

Alors on comprend que les vivisecteurs relèvent tous de la psychopathologie quotidienne et que la torture et le meurtre des hommes est indissociable — c'en est le corollaire — de la torture et du meurtre des animaux.

Tant que l'homme ne montera qu'indifférence et, par conséquent, complicité passive, à l'égard de ses congénères qui torturent les animaux, c'est sa propre torture et son propre meurtre qu'inconsciemment il tolérera et provoquera. Il en sera le complice masochiste inconscient. Car cette indifférence et cette complicité seront la preuve qu'il n'a pas arraché le scandale de son cœur : son instinct de mort.

C'est lui-même alors qui engendrera et préparera, chaque jour, dans les actes les plus spectaculaires comme les plus modestes, les plus significatifs comme les plus anodins, à l'échelon le plus haut comme le plus bas de la vie sociale, l'avènement de nouveaux Napoléon, de nouveaux Hitler, de nouveaux nazis, de nouveaux Staline, de nouveaux Pinochet, de nouveaux Mao, dont les vivisecteurs, le brigadier Marchandau, le Père Fabre et tous ceux qui les couvrent, jusqu'aux chefs des États, ne sont que des miniatures (1).

Stéphane Benoît.

(1) Les informations contenues dans cet article proviennent du Dr Jacques Kalmer, de Mme Eliane Sabatier et de M. Emile Potelle, collaborateurs de la revue « L'Anti-vivisection » que dirige M. J. Duranton de Maguy.